

Du discours indirect libre

Laurence Olivier et Xavier Philippe-Beauchamp

Numéro 331, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95760ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Olivier, L. & Philippe-Beauchamp, X. (2021). Du discours indirect libre. *Liberté*, (331), 7–8.

Du discours indirect libre

*Deux
Canadien·nes
français·es
s'évertuent
à détourner
les pouvoirs,
à délégitimer
toutes les prises
de parole – la leur
en premier.*

Aucune discipline n'est à l'abri de voir certaines œuvres de son canon soudainement prises à partie. Leur enseignement, leur contenu, leur promotion même devient lieu de combat. Or, il est tout aussi curieux que révélateur qu'un des domaines autour desquels ces querelles se cristallisent soit la littérature. Nous aimons ces flammèches qui jaillissent lorsqu'on confronte une œuvre littéraire à une idéologie. Nous tirons une joie fantasque lorsqu'un·e auteur·trice, voire une fille maigre comme Anne Hébert, est couvert·e d'opprobre pour avoir utilisé un mot des siècles passés. La même joie nous habite lorsqu'en plein mois de novembre, la seule nouvelle qui fait les manchettes est une liste des lectures médiocres de notre soporifique premier ministre. Nos camarades choisissent de s'en prendre non pas à l'homme politique qui candidement cite un nationaliste blanc, encore moins à ce sinistre diplômé de l'UQAM, mais bien à l'Association des libraires qui publie ladite liste. Nous jubilons !

Nous tombons sous le charme de la politique du tout ou rien : nous éprouvons de l'admiration pour les gens qui collectionnent leurs ennemis. N'empêche, plutôt qu'encourager ces guerres de clochers, nous préférons aujourd'hui faire feu de tout bois et nous dissocier de toutes les positions, au risque d'être associé·es à des *wokes* ou des boomers, voire avec Lucien Bouchard, qui voit dans la remise en question du canon une incarnation de l'infâme paresse québécoise.

Ces tempêtes dans des verres d'eau, nous les nommons scandales du discours indirect libre. Pour ceux dont les séminaires en narratologie ne sont plus très frais (ou, pire, qui auraient opté pour la sémiologie plutôt que les études littéraires), rappelons que l'indirect libre désigne un discours dont on ne sait pas s'il est attribuable à la narration ou à un personnage. Or il semble que le problème central à tous ces tourbillons réside précisément dans une difficulté collective à départager les différents ordres discursifs.

Les œuvres dites de l'anti-terroir sont parfois marquées par ces jeux d'indétermination féconde. Sans en avoir l'air, la voix de la narration s'insère dans la vie du personnage, et inversement. Nos pensées se dirigent vers Grand-Mère Antoinette qui « se plaignait à voix basse, elle égrenait un chapelet gris accroché à sa taille. Moi aussi, je souffre. Et puis, je déteste les nouveau-nés ; des insectes dans la pousière ! Tu feras comme les autres, tu seras ignorant, cruel et amer. "Tu n'as pas pensé à tous ces ennuis que tu m'apportes, il faut que je pense à tout, ton nom, le baptême." Emmanuel tremblait de froid tandis que sa grand-mère le lavait, le noyait plutôt à plusieurs reprises dans l'eau glacée... "Voilà, c'est fini." » Ça glisse, ça porte à confusion : c'est le risque, c'est l'excitation ! Mais qui donc aujourd'hui lirait ce texte en se demandant si Marie-Claire Blais déteste les nouveau-nés ? Noyait-on les bébés dont on ne voulait pas pendant la Grande Noirceur ? Mieux que n'importe quel autre procédé littéraire, de tels glissements permettent de

tenir des propos « flottants ». On ne sait plus qui parle.

Continuons de suivre Marie-Claire Blais. Comme elle, nous abhorrons ce climat tout canadien-français de surveillance, où les curés ne peuvent s'empêcher d'avoir des pensées lubriques lorsqu'ils prennent quelqu'un en faute. Comme elle, nous fuyons vers les États-Unis d'Amérique, où nous tombons sur *The Fears of Mrs. Orlando*, de Lydia Davis, qui donne accès au discours intérieur d'une femme que des peurs racistes et classistes nourrissent

*« Tu feras comme
les autres, tu seras
ignorant, cruel et
amer. »*

autant qu'elles la paralysent : « En ville elle a peur de se faire emporter sous terre par le mauvais métro, mais refuse de demander son chemin à des étrangers d'une classe inférieure. Elle croise de nombreux hommes noirs qui planifient leurs prochains crimes. Quiconque pourrait la voler, même une autre femme. » (Nous traduisons.) Jamais la nouvelle n'explicite le caractère insensé des frayeurs de M^{me} Orlando ou ce qu'elles portent de condamnable. Aucune distance n'existe dans la narration. Pourtant, nous n'allons pas croire que l'autrice elle-même cautionne ces propos, même si nous suivons de si près les pensées de la vieille dame que, pour une fraction de seconde, nous nous trouvons surpris·es et trompés·es par le texte et considérons presque comme raisonnables les précautions extrêmes de M^{me} Orlando. Un instant de vertige effrayant, voilà ce que permet le discours indirect libre : ce jeu,

cet indéterminé, cette hésitation qui donnent un accès parfois fidèle, parfois déformé, à un autre discours.

La discorde ne se limite pas à la réception des « vieux » textes. Dans la création, dans les étapes invisibles et minutieuses qui précèdent toute publication, nous avons été témoins de volontés d'aplanissement de la langue elle-même, de ce qu'elle permet par ses multiples niveaux et ses ambiguïtés. Dans une nouvelle de notre cru, un narrateur qui, ailleurs, prend la défense d'ami-es ayant dénoncé leurs agresseur-euses, est mis face à ses propres contradictions lorsqu'il se voit incapable d'affronter son vieux chum qui tient des propos déplacés. C'est l'enjeu du texte. La narration reprend librement les paroles dudit chum de gars. « Simon, à qui il n'était jamais venu en tête sa part de responsabilité, n'en démordait pas : c'était bien le genre de la fucking chialeuse de Marie-Ève, cette campagne de salissage. » Surprise : voilà qui suffit à faire tiquer un comité éditorial. Non seulement le personnage n'agit pas correctement, mais en plus le texte utilise un terme qui rejette implicitement la faute sur Marie-Ève. Les jeunes, de nos jours, ne savent plus lire ! nous époumonons-nous de concert avec quiconque prétend encore à la lucidité.

Pour vite corriger ce texte moralement répréhensible, nous devons changer l'expression outrancière par un terme non péjoratif et ajouter une section d'autocritique où le narrateur rend plus explicite sa faute. Nous qui nous étions préparé-es à réciter des *Ave* pour les péchés de nos personnages, nous admirons cette idée de plutôt les faire passer aux aveux. Mais comment réagirait Grand-Mère Antoinette devant une maison d'édition qui, lisant le manuscrit d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, imputerait à Blais ses intentions de noyer des petits-enfants ? Et, à plus forte raison, comment M^{me} Orlando pourrait-elle blanchir Davis des propos racistes qu'elle tient dans sa nouvelle ?

La langue n'est pas neutre ; elle continue de reconduire des dominations inacceptables. Mais les volontés hygiénistes en édition constituent le contenu manifeste d'un problème plus profond : la réduction de toute description à une prescription

morale. On ne sait plus faire la différence entre la monstration d'une situation donnée, la promotion de la même situation, ou sa proclamation immédiate – une enviable pirouette grâce à laquelle tout énoncé pourrait être performatif. Même en fiction, il devient épineux d'aborder des situations « problématiques » sans du même souffle les dénoncer. Nous deux, qui sommes d'ores et déjà gagné-es à la Cause autant de par nos sympathies militantes que par notre profil démographique, sommes-nous à ce point déviant-es si nous accélérons le rythme de notre respiration lorsque nous lisons les fessées que reçoit Le Septième dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, « une flamme délicieuse nous montant dans la gorge » ?

Le milieu éditorial, dont le sexisme et la violence ont à peine commencé d'être exposés l'été dernier, doit certes se remettre profondément en question. Nous défendons d'ailleurs le travail éditorial de qualité et sommes franchement reconnaissant-es chaque fois qu'on nous adresse des remontrances – rappelez-vous notre amour pour Lucien Bouchard ! Nous sommes fainéant-es ! Nous ne connaissons pas notre passé ! Nous liquidons les grands textes de notre civilisation comme ceux de notre nation ! « Pas de pardon ce soir, ajoute Grand-Mère Antoinette, non, c'est fini, je ne veux plus qu'on les pardonne. »

Nous ne comprenons pas ceux qui défendent l'utilisation de certains termes comme si leur vie en dépendait. Nous tirons plaisir des bannissements, des mots comme des personnes. Mais la recherche d'un langage sans point de friction et sans ambiguïté l'aplatit, le transforme en une sorte de code infallible et plat, pour ne pas dire platte. Or nous pensons que la pensée traîne dans le langage. C'est là la folle aventure littéraire, remplie de cahots, d'embardees, d'accélération, de sorties de route et de pertes totales. Le langage ne présuppose pas sa table de correspondance. Vouloir se mêler de littérature sans accepter ceci, c'est faire fausse route. Nous nous demandons qui sort gagnant-e de cette course à l'irréprochabilité qui laisse de moins en moins de place à l'hésitation. Ça surprend, puisqu'au Québec, nous sommes au contraire doué-es pour

vivre avec l'entre-deux et l'incertitude : pensons à 1995.

Plus un sujet est délicat, plus il faut le traiter avec exigence, et ce, autant dans l'écriture que dans l'édition. Cette exigence n'est justement pas celle du silence. La volonté de toujours présenter une ligne moralement irréprochable nous enivre dans la vie en général. Lorsque cette tendance remonte son chemin jusque dans l'écriture et dans le travail éditorial des textes de création, nous titubons. Nous voulons inscrire nos noms à côté de ceux du Septième et de Jean le Maigre et signer leurs poèmes, « c'est mon péché, ce n'est pas le tien ! », quitte à ce que Grand-Mère Antoinette les jette au feu dès qu'elle tombe sur l'obscénité de nos titres : *Les déboires d'Héloïse*, *Lettre à ma chaude maîtresse*, *Boner d'occasion*, *Messe basse canadienne*, *L'argent pis le vote ethnique*. Si c'est ce qui nous attend, autant passer tout de suite au *Kyrie Eleison* et au *Libera me, Domine, de morte æterna*. Tout cet empire de la culpabilité, ce militantisme des bons sentiments, cette surenchère de l'irréprochable, il ne faudrait surtout pas qu'il nous empêche de voir le véritable scandale, la véritable aberration dans la liste de François Legault : la présence des romans de Marie Laberge.

Nous vous quittons sur un misérable souhait : puisse cet état des choses ressembler davantage au maoïsme occidental des années 1970 dans les milieux de gauche plutôt qu'à un nouveau catéchisme. Nous préférons une décennie de militantisme bien-pensant s'achevant sur l'accession de toutes les têtes brûlées à des postes trop grands pour elles à un demi-siècle à nous faire casser les oreilles par Lucien Bouchard. Sur ces pensées impies, nous nous en allons de ce pas réciter cinquante *Je vous salue Marie*... Cliquez ici pour unfollower cette chronique. 